

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Talus

Philippe Routier

Volume 29, numéro 3 (171), juin 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31144ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Routier, P. (1987). Talus. *Liberté*, 29(3), 54–59.

PHILIPPE ROUTIER

Talus

1
Tout à l'heure je respirais
l'herbe de ballast et
l'arôme que mûrit le remblai.
Tout à l'heure à la lanterne
j'éclairais le graisseur d'aiguilles.

Au poste revenu, c'est encore à sa lueur
que je me relis, tandis qu'un cheminot dort
au dos du poème, sous un drap des wagons-lits.

Au bas d'un alignement de leviers
qui font ressembler le poste
à la forge d'un bateau-vapeur,
il dort en maillot de peau.

Son rêve est caboteur
qui ne perd de vue les signaux
mais que berce la baie.

Au graphique il avait prévu
de se verser du café
peu après que seraient passés
les convois de céréales.

«Là je bosse aux bâtons,
m'avisait-il et conciliant,
mais quand je serai couché,
t'attendras le postal.

Surtout fais gaffe à pas
l'envoyer sur la rocade!»
Puis il s'était endormi.

Le café n'agit plus au bout
de vingt ans ou moins de trois-huit
en séries de six services.

C'est une gorgée de nuit, sa rinçure,
que nous nous mettons dans l'estomac,
nuit nôtre et qui nous écœure,
découverte du dedans,
d'amertume autant
que de climat,

complète enfin
ou de sucre étoilée.

Rougeoyant, le ciel se fait roux
dans les étangs d'huile où mènent
les voies de garage.

Il est l'heure. Il est l'aube.
Guidés par l'aiguille bleue
les transcéales ont fait rail
vers les silos des villes.
Au noir de leur cabine,
les mécanos devaient obéissance
aux lueurs seules
des manomètres et sémaphores,
poussés au creux des reins
par cent tonnes de grain.
A cette heure les locos
stationnent dans les rotondes ou à quai.
Elles en auront conduit des convois
de denrées pour les hommes
et d'hommes pour d'autres hommes.

Elles en auront conduit des trains
qui sont aux soldats des berceaux,
disait Böll,
qui déroulent la géographie,
chantait Neruda,
et qui emportant Cendrars
passent les tranchées maçonnées.

La poule (ainsi nomme-t-on le minibus
pour ce qu'il passe nous prendre à la
minute en été tôt où s'éveille la volaille)
nous a conduits nauséuse jusqu'au

TERMINUS-NORD.

Le patron de zinc y est nécromant
qui tend encore des soucoupes
aux clients disparus, cheminots
de la vapeur et commis voyageurs,
réveillés endettés comme la veille,
tôt grossiers et parieurs, chatouilleux
et traitant au blanc sec leur névrose.

On y voit aussi ceux que la déveine y invite
et qui terminent une nuit sans lecture,
sans femme ou par bonheur avec un chien
qu'on n'emmène pas pisser.

Jusque chez moi j'entends
des enfants qu'on recouche
et qui protestent,
des vieillards
qui font leur toux plus creuse,
y minant leur santé de l'aube.

Enfin,
j'ose une ombre jusqu'au lit d'une femme,
d'un doigt du drap lui couvre les épaules.
J'ose un pas d'ombre et me glisse contre elle.

Alors je lui baise la racine des cheveux,
lui lèche celle des dents.

La besogne a cessé pour seize heures
et c'est assez pour se restaurer
et c'est assez pour rêver que les convois
passant sur les rails
me frôlent et de moi
détachent un frisson,
léger pétale.

Alors je me glisse contre elle,
lui baise l'ongle de l'orteil
l'angle de la hanche et,
d'un long baiser de fête,
lui corrige le pli de la bouche en rêve.

Cependant elle-même elle dort
au dos de mon poème.